

PRIÈRES POUR LA PATRIE

FÊTE DE L'ESCALADE, 12 DÉCEMBRE 1793¹

—•••—
Sermon sur Ps. CXXII, 6.

Priez pour la paix de Jérusalem.

Mes frères, vous partagez sans doute l'émotion avec laquelle nous sommes entrés dans ce temple, avec laquelle nous vous adressons aujourd'hui la parole. Qu'il est doux de la voir rétablie cette fête antique si chère aux cœurs genevois! cette fête qu'instituèrent nos pieux ancêtres, pour qu'elle fût dans tous les âges un monument de leur reconnaissance et des bontés du Seigneur! cette fête dont l'anniversaire est aussi celui d'un édit bienfaisant qui vous assure tous les droits du citoyen! Qu'il est doux d'être invité à la célébrer cette fête, par nos concitoyens, par nos chefs, et de voir la religion gagner un jour de plus parmi nous, lorsque tant de chrétiens lâches ou aveugles désertent ses autels!

O vous donc que la piété et le patriotisme ont conduits dans ce temple, venez; livrons-nous au sentiment qui remplit nos cœurs. Occupons-nous tous ensemble de ces deux idées si chères aux âmes élevées, aux bons citoyens..... **la Religion et la Patrie!**

¹ Cette fête venait d'être rétablie à une époque de désordre, d'irréligion et d'anarchie, qui faisait présager les déchirements de 1794.

Hélas ! cette église, cette patrie ont besoin plus que jamais de nos prières et de notre dévouement. Ils ne sont plus ces temps heureux où nos pères n'avaient qu'à bénir le ciel avec transport des grâces qu'ils en recevaient sans cesse, où ils voyaient la paix intérieure et extérieure de l'État solidement affermie, sa prospérité prendre chaque jour un nouvel accroissement, et le flambeau de l'Évangile, placé parmi eux comme sur un lieu élevé, répandre au loin sa lumière et porter partout le nom d'un pays presque imperceptible sur la terre. Nous, chrétiens, nous ne pouvons rappeler les bienfaits du Seigneur sans qu'un triste retour sur nous-mêmes, sans que l'idée des plaies, des dangers, des maux de tout genre dont nous sommes atteints, viennent se mêler à notre joie et la flétrir.

Cependant, mes chers frères, *que notre cœur ne se trouble point*¹ et ne s'abatte point. Célébrons ce jour avec une nouvelle ferveur. Que le souvenir des grâces qu'il nous retrace ranime notre confiance et devienne pour nous le gage de celles que nous pouvons encore obtenir. Le bras du Tout-Puissant n'est point raccourci : le Dieu de nos pères peut être encore le nôtre. Prions-le d'un commun accord pour la paix de notre Jérusalem ; et *puisque nous avons pour grand et souverain sacrificateur et pour intercesseur Jésus, le Fils de Dieu, qui est entré dans le Ciel, allons avec confiance au trône de la Grâce, afin d'obtenir miséricorde et d'être secourus dans tous nos besoins*². Ainsi soit-il.

I. *Priez pour la paix de Jérusalem.* Ces paroles supposent évidemment que pour rendre un état heureux et tranquille les moyens humains ne sauraient suffire, et qu'il faut implorer sur la société toute entière, comme sur cha-

¹ Jean XIV, 1. — ² Hébr. IV, 14, 16.

que individu, la protection, la bénédiction du Seigneur. — Ils étaient convaincus de cette grande vérité ces saints hommes qui, par leur sagesse autant que par leur piété, peuvent nous servir de modèle. Que faisait Abraham pour cette ville qui avait servi de refuge à une partie de sa famille? Il priait : *O Éternel, feras-tu périr le juste avec le méchant? Peut-être y a-t-il cinquante justes dans la ville; ne lui pardonneras-tu pas à cause de ces cinquante justes¹?* Que faisait Moïse quand quelque fléau venait fondre sur les Israélites? Il priait : *O Eternel, pourquoi ta colère s'allumerait-elle contre ton peuple que tu as retiré d'Égypte par ta puissance? Reviens de l'ardeur de ta colère².* Que faisait Néhémie quand il eut appris les malheurs de Jérusalem? Il priait : *Dès que j'eus entendu ces paroles, nous dit-il lui-même, je fis ma prière devant le Dieu des Cieux, et je dis : Je te prie, Eternel, qui es le Fort, le Grand, le Terrible, qui gardes l'alliance et la miséricorde à ceux qui te craignent, je te prie que ton oreille soit attentive pour entendre la prière que ton serviteur te présente jour et nuit en faveur des enfants d'Israël³.* Que faisaient David, Josias, Daniel et tant d'autres fidèles serviteurs de Dieu? Ils priaient. Mes frères, nous suivrons ce bel exemple. A l'idée des maux et des besoins de notre patrie, notre première émotion sera une émotion de piété; nous élèverons vers le ciel nos yeux et nos cœurs : nous nous prosternerons devant le trône de la miséricorde; nous prierons pour la paix de Jérusalem. *Pour la paix!* ce mot dit tout; dans l'Écriture il se prend pour la réunion de tous les biens; et que de grâces n'avons-nous pas à demander au Seigneur!

1° Prions d'abord pour l'indépendance de l'État. A ce

¹ Gen. xviii, 23, 24. — ² Ex. xxxii, 11, 12. — ³ Néhémie i, 4, 5, 6.

mot seul vos cœurs s'émeuvent ; ils tressaillent. Et comment pourrions-nous jamais renoncer à notre patrie, à cette patrie que sa petitesse nous rend doublement chère, et qui nous offre la douce image d'un gouvernement de famille ! Ici nous n'obéissons qu'aux lois sanctionnées par nous-mêmes : nous voyons administrer sous nos yeux les magistrats que nous avons choisis : le tribut que nous payons à l'État ne tombe jamais en des mains infidèles, et nous pouvons en suivre l'emploi jusque dans les plus petits détails. S'il fallait défendre la patrie, nous la défendrions sans quitter nos foyers, sous les yeux de nos femmes et de nos enfants, dont la vue enflammerait notre courage. Nous ne sommes point appelés à ces devoirs pénibles du citoyen d'un grand état, qui, forcé de s'éloigner du lieu qui l'a vu naître, de s'arracher aux objets que son cœur chérit, va souffrir et mourir loin d'eux en défendant des frontières éloignées. Ici des établissements nombreux d'éducation sont destinés à nos enfants : ici des maisons de bienfaisance sagement administrées sont ouvertes aux malheureux : ici surtout, je le dis avec un sentiment profond de joie et de reconnaissance, ici, plus qu'en aucun lieu du monde, les infortunés trouvent dans la charité de leurs frères d'inépuisables ressources : ici le pur Évangile éclaire nos pas et peut encore nous conduire dans le chemin de la paix. Faudrait-il renoncer à tant de biens réunis ? serait-il arrivé pour Genève ce moment fatal aux nations, où, semblables à l'étincelle qui s'évanouit après avoir brillé, elles voient leur déclin et leur destruction succéder rapidement au plus haut période de la prospérité ? Tant de délivrances signalées, dont il en est de récentes encore, reçues du ciel, ne seraient-elles que les dernières sommations du souverain ?

Cette fête qui nous réunit, serait-ce la dernière fois que nous la célébrerions dans ce temple?

O Dieu, Dieu de nos ancêtres! vois l'émotion de nos cœurs; souviens-toi de tes gratuités. *Sauve ton peuple et bénis ton héritage*¹.

2° Mais de quelque prix que soit pour nous cette première grâce, elle ne suffirait pas, ou plutôt nous ne saurions en jouir, nous ne pouvons la regarder comme assurée, si nous n'en avons pour garant le changement des circonstances pénibles où nous nous trouvons.

La guerre nous environne, et sans en être le théâtre, nous en ressentons toutes les commotions. Elle engage les peuples voisins à prendre des précautions désastreuses pour un petit état qui ne se soutient que par le commerce, et dont le territoire est enclavé dans celui de ses voisins. Semblables à un malade oppressé qui ne peut plus respirer librement et dont les veines sans ressort ont peine à faire passer le sang jusqu'au cœur, nous n'avons plus ce bien-être que donnent la sécurité et la facilité de pourvoir aux besoins de la vie : les habitants de la campagne ne peuvent porter leurs denrées à la ville pour les échanger contre celles dont ils ont besoin ; et la ville qu'alimentaient les campagnes souffre, languit, voit toujours devant elle l'image hideuse de sa détresse, et s'afflige ainsi d'avance des privations qui sont encore dans l'avenir.

Quel cœur ne se serrerait à ce tableau ? qui ne prierait pour la paix de Jérusalem ? O Genève ! nous ne demandons point pour toi cet éclat, ce faste qui nourrissait ton orgueil et t'attirait l'envie, ces raffinements du luxe qui ne te furent que trop connus et qui te sont devenus

¹ Ps. xxviii, 9.

si funestes ; mais, nous demandons la sécurité, la subsistance. Que la paix rendue à l'Europe rétablisse le crédit, rouvre les canaux obstrués du commerce ; qu'elle ranime nos arts languissants, nos manufactures oisives, et que le travail et l'industrie, comme une sève active, portent encore la force et la vie dans toutes les branches de la société.

3^e Demandons encore pour notre patrie cette paix intérieure dont elle ne jouit pas encore, et qui est le premier de ses besoins ; cette paix dont le nom seul rappelle l'idée du bonheur et qui est à un état comme la santé est à l'homme, un bien sans lequel on ne jouit d'aucun bien. En vain le plus beau des climats offrirait à un peuple ses productions riches et variées ; en vain fleurirait son commerce ; en vain son industrie ou ses lumières porteraient au loin sa réputation ; en vain ses alliances avec d'autres peuples lui offriraient un puissant appui ; s'il ne jouit pas au dedans de la paix, de la douce paix, il n'offre plus que le spectacle affreux d'un corps agité par des mouvements convulsifs, dont les membres s'entrechoquent et se déchirent. Hélas ! mes frères, comment se peut-il qu'un siècle entier de divisions ne nous ait pas fait sentir à tous le prix de la paix, et que ces délicieux moments de réconciliation où nous en avons entrevu l'aurore et savouré les prémices, n'aient été que des instants fugitifs qui n'ont point laissé de traces profondes dans nos cœurs ? Ah ! puisse, puisse cette constitution qui se prépare tarir à jamais la source de nos discordes ! Fidèles qui m'écoutez, s'il est vrai que vous ayez en horreur le trouble et les divisions, comme ce Jésus dont vous vous dites les disciples, comme ce Jésus *qu'on n'entendit point contester*, qui *n'éleva pas sa voix dans les places publiques*¹ ; si vous êtes

¹ Matt. XII, 19.

réellement animés de son esprit, ah ! sans doute, vous joindrez vos vœux aux nôtres, et d'un cœur profondément pénétré, vous prierez pour la paix de Jérusalem.

4^e Enfin, mes frères, il est un bien, le plus précieux de tous, qui semblait nous appartenir et qui doit être aujourd'hui le principal objet de nos vœux : c'est cet Évangile, qui, bien connu, bien observé, est le plus ferme comme le plus doux lien de la société. Lui seul, donnant aux lois un caractère sacré, peut opposer une barrière insurmontable à l'anarchie. Lui seul, rendant à l'homme sa véritable dignité, le préserve de tout esprit servile, et le rend vraiment libre en l'affranchissant de toute crainte humaine. Lui seul fait associer l'amour de la liberté à celui de la vertu, sans lequel l'amour de la liberté n'est plus que celui de la licence, n'est plus que le désir du coupable qui veut échapper à l'échafaud. C'est cet Évangile, ne l'oubliez jamais, qui peut seul nous donner la vraie égalité, celle dont l'égalité politique n'est que le gage ou le moyen, celle qui consiste dans l'éloignement où sont tous les citoyens d'opprimer leurs frères, de les humilier ou de se préférer à eux. Qu'elle est favorable à l'égalité cette charité chrétienne empressée à partager avec des frères, cette humilité pleine de grâce qui craint l'éclat et les distinctions, à qui il en coûte peu de descendre, de se mettre de niveau avec des inférieurs ! Otez, au contraire, ces vertus évangéliques, et tout en parlant d'égalité, vous verrez les membres d'une société faire effort pour se surpasser ; d'où il résultera nécessairement une autre aristocratie, celle des hommes violents, qui seront toujours les plus forts dans cette lutte. C'est encore cet Évangile qui peut seul donner le vrai patriotisme ; qui peut seul sortir l'homme de ce moi où le rappelle

sans cesse sa nature corrompue, et l'obliger à se dévouer au bien général. C'est cet Évangile qui peut seul donner les vertus privées dont se composent les vertus civiques ; qui peut seul former l'homme dans le sein des familles, de ces petites sociétés qui sont le berceau de la grande, et qui, si elles ne sont bien réglées, la font languir, comme par un mal secret sur lequel les lois n'ont aucune prise. C'est cet Évangile enfin qui peut être pour nous la source de tous les biens ou nous en tenir lieu, d'où il résulte qu'on ne saurait sans folie l'écarter des matériaux de l'édifice politique dont il est l'unique base solide et durable.

Ah! que parmi nous, mes frères, la religion et les lois soient éternellement unies, éternellement chères à tous les citoyens! O Dieu! si nos fautes ont provoqué tes vengeances; si tu veux nous punir, du moins n'ôte pas du milieu de nous le flambeau de ta parole : ne nous condamne pas à voir se perdre parmi nous le plus grand de tes bienfaits, le fruit du sang de ton Fils : ne nous condamne pas à l'angoisse déchirante de laisser nos enfants après nous dans les ténèbres du péché, de la fausse philosophie et de la mort.

Voilà, mes frères, les grâces que nous avons à demander à Dieu dans ce jour; mais pour les obtenir de sa miséricorde, vous le sentez, il faut que nos prières partent du cœur et que toute notre conduite les seconde. Il ne suffirait pas que le cultivateur implorât la protection du ciel sur ses champs; il faut qu'il les enseme et qu'il les cultive : la Providence veut que nous fassions tout ce qui est en notre pouvoir; elle daigne ensuite bénir nos soins et les couronner par le succès qu'elle peut seule accorder.

II Les dispositions dont nous devons être animés pour nous rendre Dieu propice, je les réduis à deux principales qui renferment toutes les autres, l'amour du bien public et le zèle pour la religion.

1° *L'amour du bien public!* Il semble d'abord peu nécessaire de recommander ce premier sentiment. Eh ! n'est-ce pas des maux de la patrie que nous gémissons ? n'est-ce pas ses dangers qui causent nos alarmes ? Cependant, mes frères, sondons ici notre cœur. Si nous ne prions pour Jérusalem que parce que nous sommes dans Jérusalem ; si ses maux ne nous émeuvent que parce que nous les ressentons ; si ses dangers ne nous alarment que parce que nous les partageons ; si son sort ne nous intéresse que parce que le nôtre y est attaché ; si nos vœux enfin ne sont que des vœux personnels, tels qu'en fait monter vers le ciel le passager lorsque le vaisseau qui le porte est battu par l'orage, ne nous flattons pas que des prières si basement intéressées puissent plaire au Seigneur, et sachons nous faire une plus juste idée des devoirs qu'il impose au citoyen. Il en est sans doute de la patrie comme d'une mère tendre, qui, tant qu'elle jouit du feu de la santé et des douceurs de la paix, de l'aisance, se plaît à faire le bonheur de ses enfants sans en exiger aucun retour pénible. On jouit alors de ses bienfaits, comme de ceux de la nature, sans presque s'en apercevoir. Mais est-elle exposée au danger, est-elle en proie à l'indigence ; alors le moment est venu de lui payer ce qu'on lui doit, de faire pour elle ce qu'elle fit pour nous. Il ne faut plus la considérer relativement à soi ; il faut s'envisager soi-même relativement à elle pour lui consacrer ses forces, sa fortune, et, s'il le faut, son sang et sa vie. Voilà, mes frères, le dévouement dont

elle a besoin, qu'elle attend, et que le souverain protecteur des sociétés nous commande.

J'aime à supposer que c'est le sentiment qui vous anime, et je vais entrer dans le détail des effets qu'il doit produire dans les circonstances où nous nous rencontrons.

Amour du bien public! Il nous donnera la prudence, qui dans la position délicate où nous sommes doit indispensablement présider à toutes nos démarches. La prudence est la vertu des faibles; elle est celle des citoyens d'un petit état: toutes les précautions, tous les ménagements, toute la circonspection compatibles avec la droiture, ils doivent s'en faire une loi. Craignons de compromettre notre patrie en offensant nos voisins par des propos vains ou indiscrets, surtout par un commerce dangereux, qui, sous prétexte de patriotisme, serait fatal à la patrie. Peut-être, mes frères, à cet égard, avons-nous des reproches à nous faire: peut-être, en inspirant de justes défiances, avons-nous provoqué les mesures rigoureuses sous lesquelles nous gémissons et qui enveloppent également le coupable et l'innocent.

Amour du bien public! C'est lui qui nous inspirera cette patience, cette constance qui est véritablement le courage qui nous convient et l'héroïsme des malheureux. Sachons renoncer aux habitudes coûteuses et nuisibles. Sachons nous contenter, s'il le faut, des productions les plus communes de cette terre que nous cultivons. Ah! le vrai patriote se soumet avec joie à toutes les privations: il se trouve heureux de pouvoir conserver à ce prix le nom et la liberté de sa patrie.

Amour du bien public! Il nous inspirera de l'horreur pour tout monopole, tout artifice, toute spéculation qui

tendrait à augmenter la misère de nos concitoyens ou à priver l'État de ce qui lui appartient. Il nous fera payer avec empressement les impôts qui subsistent encore et qui, tant qu'ils n'ont pas été anéantis par le souverain, doivent nous paraître une obligation respectable, une loi divine et sacrée. Eh quoi, mes frères ! nous devons à la patrie même ce qui est à nous, et nous lui refuserions ce qui est à elle ! nous le lui refuserions quand elle en a besoin, quand elle nous le demande, quand l'Évangile nous dit : *Rendez le tribut à qui vous devez le tribut*¹ !

Amour du bien public ! Il nous rendra faciles les sacrifices de tout genre. Nous ne nous contenterons pas de n'être pas rigoureusement injustes envers la patrie, nous ne lui refuserons jamais les secours dont elle aura besoin. Il fut un temps où Genève, plus riche que les campagnes, versait sur elles de son abondance et recevait les indigents que nous ne pouvions secourir. Aujourd'hui, mes frères, elle ne peut suffire aux malheureux qu'elle renferme dans son sein : elle implore la charité des citoyens des campagnes. Allons à son secours, payons-la d'un retour généreux : craignons aussi, craignons le cri fatal que la misère et le désespoir pourraient faire pousser dans ses murs. Je le sais ; mille causes se sont réunies pour nous mettre nous-mêmes, pour la plupart, à l'étroit ; oui, tout pourrait nous arrêter, s'il était encore permis de calculer ; mais il faut donner, il faut sauver l'État et prévenir tout désordre. Ce n'est plus le temps où l'aumône paraissait être la vertu des riches, et l'emploi d'une partie de leur superflu : à présent il reste peu ou point de superflu ; il faut donner de son nécessaire ;

¹ Rom. XIII, 7.

il faut *partager avec celui qui a faim*¹. Donnons sans calculer ce qui nous reste : donnons aujourd'hui, à ceux qui ont besoin pour aujourd'hui, ce qui ne nous est nécessaire que pour demain ; et ne craignons pas, en étendant notre charité, de manquer aux infortunés qui nous environnent. N'auront-ils pas droit à nos offrandes si elles leur sont nécessaires ? Et n'est-ce pas aussi pour leur intérêt que nous devons soutenir ces édifices, ces établissements de bienfaisance qui seront toujours un asile pour tous nos malheureux ? Pour remplir ces vues, on a fait parmi vous, mes frères, une collecte par ordre du gouvernement ; j'espère que chacun de vous se sera efforcé d'y concourir ; mais enfin, s'il était quelqu'un qui pût faire dans la suite ce qu'il ne pouvait pas pour le présent, ou qui fût aujourd'hui plus frappé de la nécessité de donner, ah ! qu'il se laisse aller à l'émotion de son cœur ; qu'il se souvienne qu'il y aura un bureau toujours ouvert pour recevoir ces dons patriotiques ; ou plutôt qu'il se hâte de venir auprès de nous, et de nous montrer l'heureux effet de la parole que nous vous annonçons.

Amour du bien public ! Il nous demande un sacrifice plus pénible encore, celui de nos haines et de nos ressentiments. Voilà ce que nous ne cesserons de vous répéter au nom du Dieu de paix dont nous sommes le ministre. N'oubliez pas que l'esprit de parti est le plus dangereux ennemi du bien public. C'est lui qui met l'amour-propre à la place de la patrie et le triomphe du parti à la place de l'intérêt de tous. Eh ! comment pourrions-nous dire que nous aimons Genève si nous formons dans son sein des partis qui la déchirent ; si notre sang bouillonne à

¹ Esaïe LVIII, 6.

l'aspect ou à l'idée de quelques-uns de nos concitoyens ; si nous ne respirons que pour les humilier et les abattre ? Non, non ; vous ne sauriez vous tromper à ce point. Écoutez la voix de la patrie : Celui qui m'aime, vous dit-elle, aime tous mes enfants ; il ne les envisage qu'au travers des douces préventions qu'on a pour des frères. O vous, dont les opinions n'ont pas prévalu dans les dissentiments politiques, sachez sacrifier sans répugnance votre manière de penser pour ne pas déchirer mon sein. Et vous, qui croyez voir dans les changements qui se sont faits le bonheur de la patrie, faites-les donc aimer ces changements, par un inviolable respect pour les lois et pour les propriétés, par votre amour pour l'ordre, par votre douceur, par votre modération. Ces moyens seuls peuvent faire à la révolution de vrais prosélytes ; mais en politique, comme en morale, la violence, l'oppression, des paroles injurieuses ne servent qu'à ulcérer les cœurs, qu'à faire chérir les sentiments qu'on proscriit et qu'on persécute.

2° A l'amour du bien public joignons le zèle pour la religion. Nous devons redoubler d'ardeur pour la défendre à mesure que ses ennemis redoublent d'efforts pour l'attaquer. Maintenant l'ivraie se sépare elle-même du bon grain dans le champ de l'Église : le secret des cœurs se dévoile ; les hypocrites jettent le masque, et cette foule de chrétiens indifférents à qui le joug du Seigneur était pénible vont le secouer sans crainte ! ils trouveront des approbateurs et des conseillers qui nourriront leurs illusions jusqu'au moment terrible où la lumière éternelle viendra les dissiper. Les fidèles, de leur côté, entendent le cri d'alarme que jette la religion ; et la tiédeur leur paraît un crime ; leur cœur s'embrace d'un

nouveau zèle pour le service du Seigneur; ils s'émeuvent à jalousie pour l'Éternel des armées; ils se pressent, ils se serrent sous ses étendards; ils n'avaient pas si bien senti combien la religion leur était chère, avant qu'on voulût la leur ravir. C'est à présent qu'ils mettent leur gloire à confesser le nom de Christ, et que cette petite troupe qui formait parmi nous l'Église invisible va devenir visible aux yeux des hommes comme à ceux des anges. Avec quelle sollicitude ces fidèles vont former le cœur de leurs enfants à la piété et leur inculquer les premiers principes de la foi! Ils sentent qu'une étude courte et peu approfondie de la religion, dont les inconvénients étaient moindres lorsque la simplicité de la foi n'était point attaquée, serait absolument insuffisante aujourd'hui que tout chrétien est appelé à rendre raison de sa croyance, à la défendre et peut-être à lui faire de grands sacrifices. Avec quel empressement ils se rendront dans le sanctuaire pour que le Maître de l'univers ne cesse point d'être adoré sur la terre comme il l'est dans le ciel! Avec quelle joie en particulier ils célébreront cette fête de Noël qui s'approche! cet anniversaire de la naissance du Sauveur des hommes, ce grand jour des chrétiens, où ils peuvent se dire avec attendrissement : *Celui qui pour nous n'a pas épargné son propre Fils, ne nous donnera-t-il pas toutes choses avec lui*¹? Avec quel soin surtout ils veilleront sur eux-mêmes pour ne pas recevoir la grâce de Dieu en vain²; pour ne pas contrister le Saint-Esprit³, qui veut achever en eux l'œuvre qu'il a commencée et les sceller pour le jour de la rédemption⁴! Comme ils s'attacheront à Jésus dans toute leur conduite⁵, montrant ainsi la sincérité de

¹ Rom. VIII, 32. — ² 2 Cor. VI, 1. — ³ Eph. IV, 30. — ⁴ Phil. I, 6. — ⁵ Colos. II, 6.

leur foi par leurs œuvres, et réduisant l'incrédule à s'écrier qu'une religion qui produit de tels hommes ne peut venir que de Dieu!

Que nous serions heureux, mes frères, s'il était dans cette église un grand nombre de tels hommes! Ah! ce sont eux qui peuvent prier avec confiance pour la paix de Jérusalem. Et que pourrait refuser le Dieu des miséricordes à des prières faites avec foi, avec repentance, avec charité et en toute droiture de cœur? Que pourrait-il refuser à des hommes qui ne se contentent pas d'affliger leur âme pour un jour, et de courber la tête comme le jonc¹, mais qui s'humilient profondément devant le trône de la grâce et qui reviennent à Dieu de tout leur cœur? Si dix justes auraient jadis prévenu la ruine de Sodome; si quelques âmes humbles et pénitentes ont suffi, ô mon Dieu, pour que ta protection ne se soit pas encore retirée du milieu de nous, que ne ferais-tu pas en notre faveur si nous nous convertissions tous à toi, si reconnaissant Jésus pour Sauveur et pour Seigneur, nous étions désormais fondés et enracinés en lui²! O puissions-nous être tous de ceux que tu lui as donnés³! Puissions-nous ainsi nous assurer de ta protection, nous sentir ici-bas environnés de ta gratuité, et un jour être reçus dans cet éternel repos, dans cette patrie céleste dont lui seul nous a rouvert l'entrée, dont lui seul peut nous mettre en possession! Amen.

¹ Es. LVIII, 5. — ² Coloss. II, 6, 7. — ³ Jean XVII, 6.